

ville de survilliers - fondation pour l'art et la création locale
association "dess"

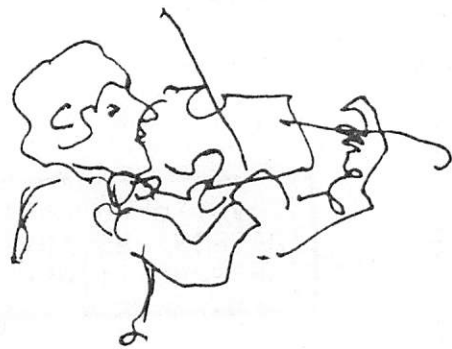
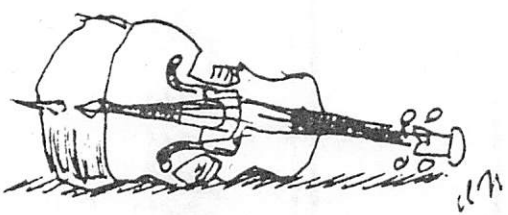
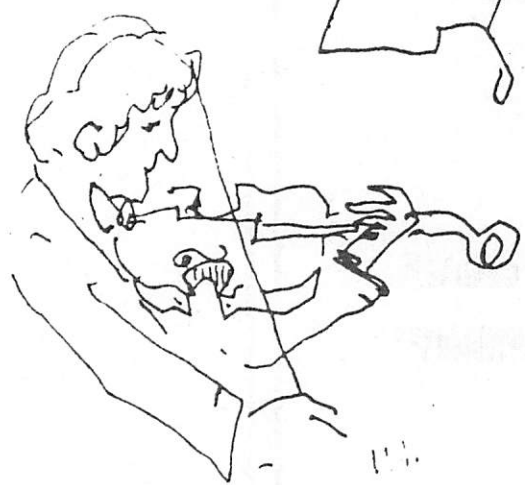
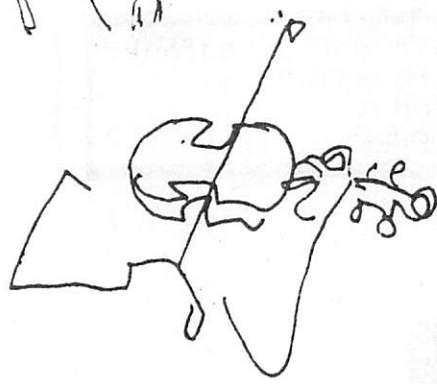
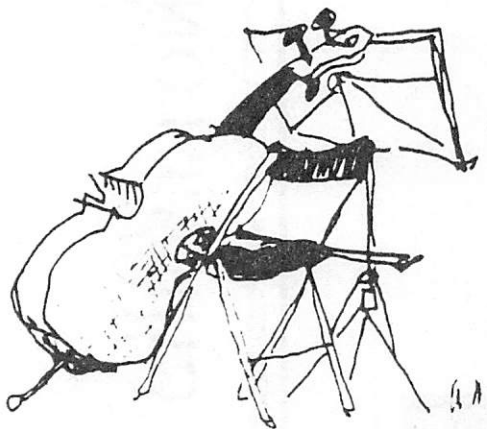
Le SALON DES PEINTRES A SURVILLIERS

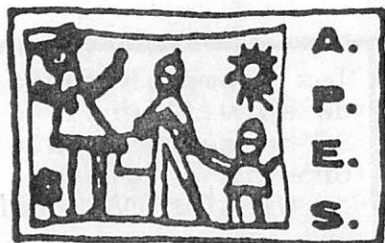


A LA BERGERIE
19 & 20 MAI 1990

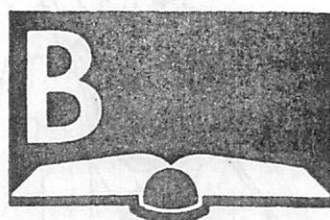
MALARD · DERMAUT · BALOII · BAUDOT · AS · BENVENISTE · KAISER · UMBHAUER

les "samedis musicaux
de surveilliers":
82 concerts depuis 1973...
Croquis originaux
de WILLIAM MARSHALL





logo, créé en 1978 par un enfant de l'"atelier de dessin", pour l'ASSOCIATION DES PARENTS D'ELEVES.



BIBLIOTHÈQUE
CERCLE COOPÉRATIF D'ÉDUCATION DE SURVILLIERS

logo, créé en 1983 par un ancien élève de l'"atelier de dessin", pour la BIBLIOTHEQUE.



logo, créé en 1987, pour la MAISON DES ARTS ET LOISIRS de Survilliers

CREATION

survilliers



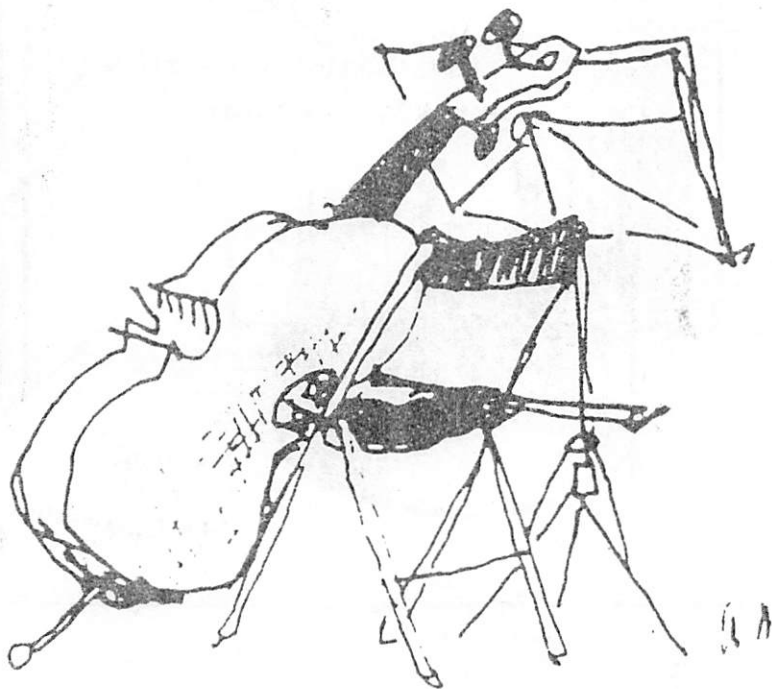
EXTRAITS DE L'ALLOCATION PRONONCÉE PAR M. A. DE SAINT SALVY, MAIRE DE SURVILLIERS, LORS DE L'INAUGURATION DE LA PLACE DE LA BERGERIE ET DE LA MAISON DES ARTS, LE 16 JANVIER 1988.

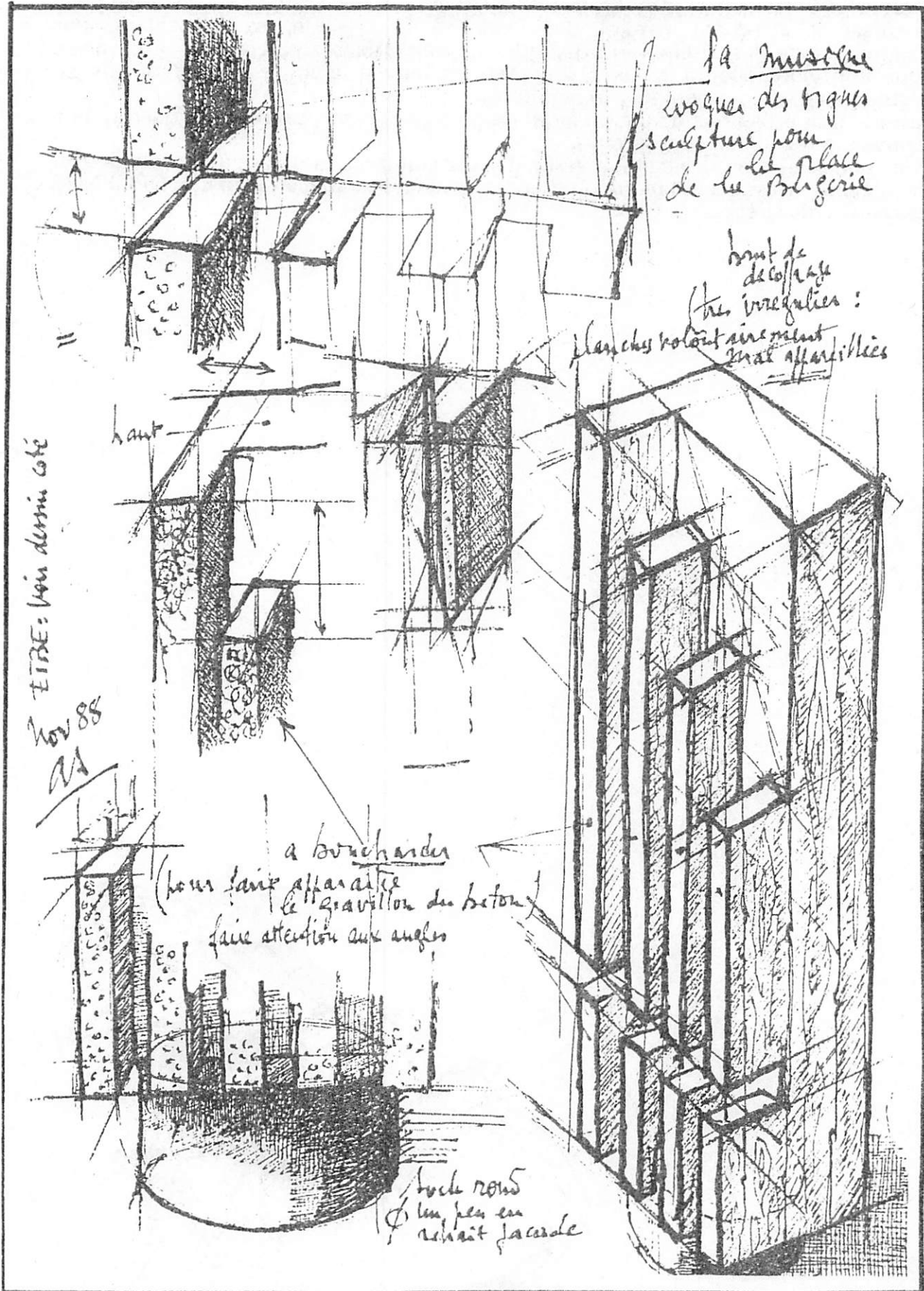
...
Ce 16 janvier est pour notre petite ville une grande date... Nous inaugurons notre nouveau "coeur de ville", un coeur qui change beaucoup de choses... Ici même, il y a quelques années, avant que nous commencions à dégager les lieux, il y avait un carrefour avec son feu rouge, un vieux corps de ferme à demi ruiné, un terrain vague encombré d'herbes folles, avec des garages en fibro-ciment et des hangars en tôle qui s'effondraient... Notre centre-ville avait bien triste mine ! Et d'autant plus qu'alentour, dans nos rues anciennes, tout était à l'avenant... Trottoirs défoncés par un stationnement anarchique, chaussées délabrées, éclairage public de misère, autres terrains vagues où s'entassaient gravas et détritrus. Notre ville elle-même avait la triste mine d'une ville qui perdait son âme parce qu'on ne l'aimait plus... En 1983, nous avons donc défini un "plan-programme" portant sur l'urbanisme, les équipements et la réhabilitation. Beaucoup a été fait depuis et ceux qui ont connu Survilliers à cette époque le savent bien. Pour ce qui est de la réhabilitation, en particulier, nous avons réalisé un certain nombre d'opérations ponctuelles qui ont considérablement rajeuni l'image du village : Des espaces verts ont été créés... Des aires de stationnement ont été aménagées... L'éclairage public a été refait... L'Eglise a été illuminée... Progressivement, chaussées et trottoirs sont remis en état... Les bâtiments communaux sont rénovés... Une décoration paysagère a été aménagée sur la voie principale... Le parc communal a fait l'objet d'une première tranche de rajeunissement... Une formule originale a été trouvée pour la signalisation routière... Des mesures ont été prises pour favoriser les cheminements piétonniers... Il nous restait à réaliser l'aménagement du centre-ville, ce coeur de ville qui manquait à Survilliers et qui manque à tant de nos villes aujourd'hui.

Mais celle, beaucoup plus modeste, tout aussi exaltante, de faire quelque chose pour favoriser le penchant naturel des jeunes à la création, en les aidant, par l'apprentissage des disciplines artistiques (invraisemblable parent pauvre de notre éducation nationale) à trouver leur sentier bien à eux, ce sentier où ils se découvriront, s'exprimeront, s'épanouiront.

Ainsi leur aurons-nous donné un atout de plus dans la vie, une carte à jouer au bon moment, celle qui fait la différence.

Pour une société en difficulté, investir dans la culture, c'est croire à l'avenir de son intelligence : c'est bel et bien une urgence ; peut-être même la GRANDE URGENCE de cette fin de siècle ...





CE VILLAGE QUE NOUS AIMONS...

Du sommet de la Tour Eiffel, lorsque le regard se porte vers le Nord-Est, notre village apparaît, à l'extrême limite de l'horizon, marqué par la silhouette massive des châteaux d'eau de la "Cartoucherie".

Située au Nord de la "Plaine de France", sur les premiers reliefs qui séparent Vallée de Seine et Vallée de L'Oise, à une altitude d'environ 150 mètres, notre commune constitue une sorte d'enclave du Val-d'Oise dans le département de l'Oise qui la jouxte curieusement sur les 4/5e de son périmètre. Les raisons de ce découpage ancien nous échappent aujourd'hui.

Autrefois en ligne, selon le caractère propre des villages du Pays de France (ainsi qu'en témoignait naguère la photographie aérienne de SURVILLIERS qui figurait, à titre d'exemple, dans certains manuels de géographie), et sur l'axe VEMARS - LA CHAPELLE EN SERVAL, notre village s'est très sensiblement modifié à la fin du siècle dernier avec un nouvel axe de communication Est-Ouest, vers PLAILLY et FOSSES. Notons à ce sujet que l'actuelle rue Jean Jaurès est assez récente puisqu'elle fut percée à cette époque. Auparavant, on "descendait" sur PLAILLY par la rue des Fers ou par la rue de la Croix à l'Eglise (actuellement rue Gaston Foulieuse).

Sur l'axe Nord-Sud, étaient disposées plusieurs fermes importantes, avec, à l'Ouest les moulins à vent, et à l'Est, la zone d'activité sociale autour de l'Eglise et des dépendances qui voisinaient avec le très ancien château (XII^e siècle). En 1779, date à laquelle un plan de SURVILLIERS fut dessiné, ce château primitif avait déjà disparu. Il est simplement mentionné son emplacement entre la rue des Fers et la rue Gaston Foulieuse.

La nouvelle image de SURVILLIERS date en fait du début de notre siècle, lorsque, avec la "Cartoucherie Française" (fondée par Georges Leroy en 1903) notre village subit une profonde mutation en sortant brutalement d'une économie strictement rurale.

Entre les deux guerres, la "Cartoucherie" mit à la disposition de son personnel près de 200 logements nouveaux avec jardinets.

Le lotissement du "Petit Argenteuil" date lui des années 50 et 60.

En 1964, la mise en service de l'autoroute PARIS-LILLE, puis de l'Aéroport de ROISSY, marquèrent une nouvelle étape dans le devenir de SURVILLIERS : de vastes projets d'urbanisation furent envisagés et la promotion immobilière s'intéressa très vite à notre sol :

En 1968, la résidence du Colombier.

Quelques années plus tard, celle du Jardin Frémin, puis celle des Grands Prés.

Ainsi en 10 ans, la population tripla-t-elle, pour atteindre son chiffre actuel de 3 700 habitants.

Poursuivant l'oeuvre de l'Association DESS (Défense de l'Environnement et Sauvegarde de Survilliers, fondée en 1973) la Municipalité élue en 1983 a défini une nouvelle politique qui met un terme à cette "banlieuisation" systématique et préserve l'environnement d'un village dont la population a souhaité conserver l'âme et restaurer l'image.

Symbole de cette renaissance, la Place piétonne de la Bergerie et la Maison des Arts & Loisirs, aménagées à l'emplacement d'un terrain vague et dans un vieux corps de ferme abandonné. Cet espace d'accueil, de rencontre et de communication, au coeur même de la cité, dans le centre ancien du village lui-même réaménagé et mis en valeur

depuis 1983, donne à chacun l'impression qu'il "y a toujours été" ; signe qu'il "devait y être" et qu'il fallait l'inventer...

Contrairement à beaucoup d'autres bourgades ou villes, l'histoire de SURVILLIERS ne se confond pas avec l'histoire d'une grande famille, d'un grand monument ou de grands événements. C'est l'histoire au jour le jour de "marchands et laboureurs" dont les terres morcellées étaient à l'image d'une société modeste qui traversa les siècles sans bouleversements majeurs.

SURVILLIERS apparaît dans l'histoire au XIII^e siècle, sous des désignations diverses : Sorviller, Sourvilliers, Sorvillari. Il semble que ce nom ait quelques rapports avec le "Pays de Serva".

Raconter l'histoire des familles qui ont "fait" ce village serait trop long, mais nous mentionnerons ici le petit livre de M. Edouard du Chesne : "Histoire de Survilliers jusqu'à la Révolution", livre qui nous donne des renseignements précieux sur les "Sorvillier", les "Leschans", les "Cassine", les "Meaux", les "Lefebvre", les "Bouchard" qui, du XIII^e au XVIII^e siècle, inscrivirent leur présence dans la vie du village (l'une des quatre "baronnies" qui dépendaient de Senlis), sous la suzeraineté de l'abbaye de SAINT-DENIS.

Avant d'en arriver à l'histoire plus récente, il faut toutefois s'arrêter sur quelques noms :

Nul n'oubliera Jehan de Sorvillier, maître fauconnier du Roi Charles VI de 1393 à 1404, et dont les armoiries présumées sont devenues, avec le sanglier, celles de SURVILLIERS.

Charles de Meaux, qui décéda en 1604 et qui est enterré dans l'Eglise, devant et à gauche du choeur, "à l'emplacement qu'il avait choisi par ce qu'il s'y tenait d'ordinaire"...

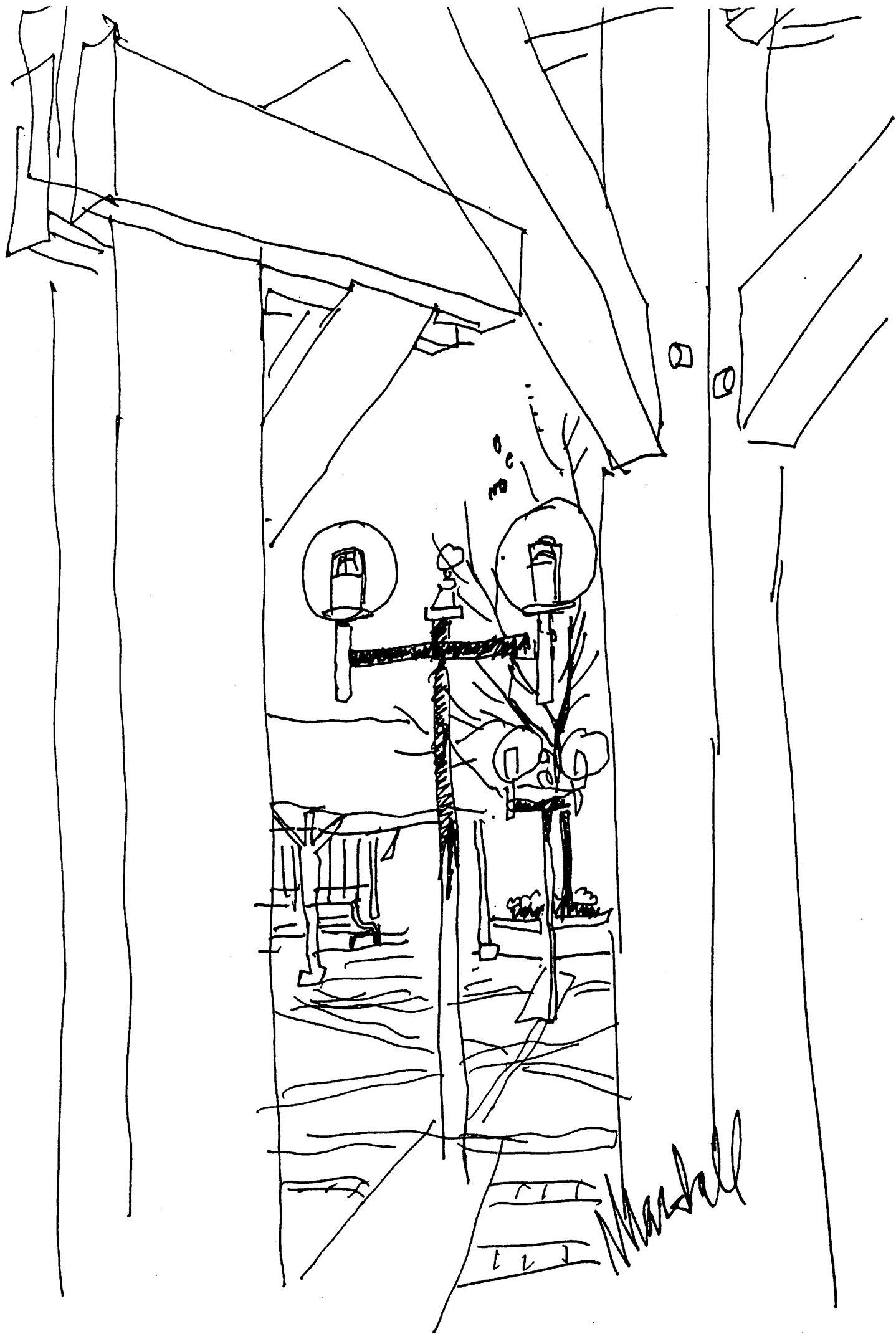
Claude Bouchard, grand-mère du Cardinal de Richelieu...

La Révolution passe, avec ses pages plus ou moins claires... les pierres tombales sont piquetées, les inscriptions à moitié effacées, le porche de l'Eglise abimé, les instruments du Culte profanés (ce qui nous vaut une singulière histoire sur le châtimement exemplaire de celui qui profana les huiles Saintes !) et des biens sequestrés.

Arrive le Consulat : Napoléon s'installe à la Malmaison et Joseph, le frère aîné à Morte-fontaine, où sera signé le premier traité d'alliance avec les Etats-Unis, qui en 1803, vont récupérer ainsi la Louisiane ; Joseph, très intéressé par l'agriculture, il le prouva plus tard, rachète de nombreuses terres et en particulier le grand domaine et le nouveau château de SURVILLIERS (détruit par un incendie au début de notre siècle, et remplacé par notre Mairie actuelle). Il est amusant de noter que, ainsi qu'en témoignent les registres paroissiaux, il va se montrer très attentif aux usages et les respecter scrupuleusement en versant toutes les rentes paroissiales qui étaient attachées à ce domaine de SURVILLIERS. Rappelons au passage que le domaine de Morte-fontaine, avant la Révolution, relevait lui-même de la paroisse de SURVILLIERS et que les habitants de SURVILLIERS avaient droit d'usage sur les marais, jouissance perpétuelle qui leur fut accordée en 1658 !

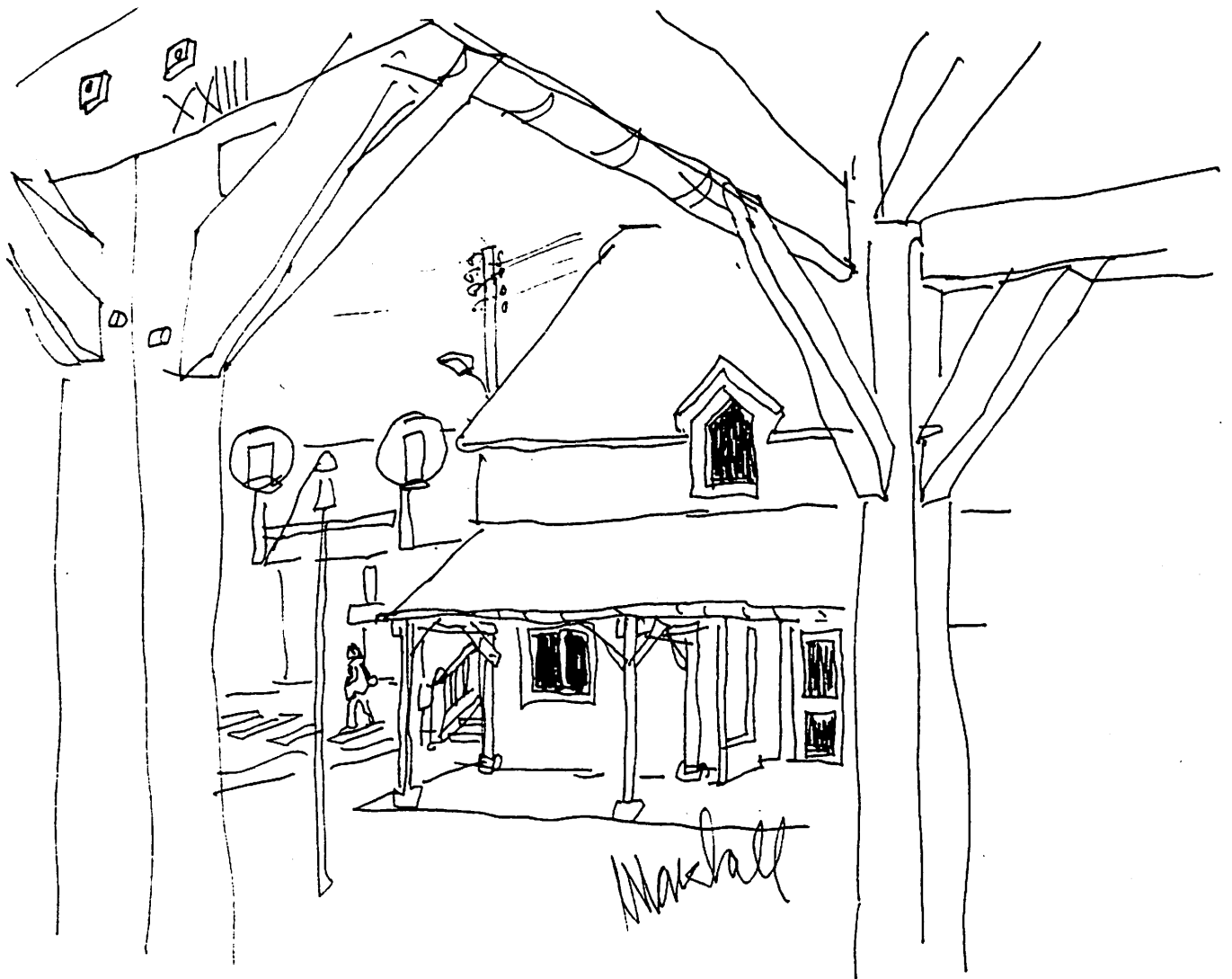
A la chute de l'Empire, Joseph et sa femme Julie Clary (soeur aînée de Désirée, la petite fiancée de Napoléon qui devint Reine de Suède) s'exilèrent sous le nom de Comte et Comtesse de SURVILLIERS, une sorte d'hommage dont l'histoire garde la mémoire. Si le domaine de Morte-fontaine fut rapidement vendu, celui de SURVILLIERS resta, jusqu'en 1837, la propriété des Clary.

Pour ce qui est de l'Eglise Saint-Martin de Survilliers, classée monument historique en 1945, il convient de rappeler qu'elle fut consacrée en 1493.



Progressivement restaurée et mise en valeur, elle abrite un certain nombre de richesses du plus haut intérêt, bien qu'elles ne soient pas connues du grand public.

Voilà, très rapidement brossé, le portrait d'un village, naguère condamné à devoir se fondre dans un univers nivelé d'urbanisation-dortoir et qui retrouve, grâce à tout un plan de rénovation et d'aménagement, sa fierté d'être.



HISTOIRE & PATRIMOINE

* L'EGLISE DE SURVILLIERS

HISTOIRE RELIGIEUSE : Avant la Révolution, le découpage départemental actuel n'existe pas. La limite entre les diocèses de Senlis et Beauvais traverse la route de Plailly à Morte-fontaine, au niveau d'une grande borne en pierre que l'on peut encore voir.

Survilliers est l'une des quatre "Baronnies" temporelles qui protègent et assistent l'Evêque de Senlis (Survilliers, Pontarmé, Raray et Brasseuse).

Au début du XIV^e siècle, à la suite de donations des Souveraines de France, l'abbaye de Saint-Denis, par l'intermédiaire des "charités Saint-Denis", développe sa suzeraineté sur le nord de l'Île de France et en particulier en "Plaine de France". Ainsi, Marie de Brabant, femme de Philippe III le Hardi, cède par testament une partie de sa fortune aux religieux de Saint-Denis les engageant à acquérir des terres et des biens sur la paroisse de Survilliers.

L'Hôtel des Charités est alors aménagé en face de l'Eglise.

D'autres abbayes font la même chose : l'abbaye de Maubuisson, l'abbaye de Chaâlîs, les Carmes de Senlis, l'ordre de Saint-Lazare (ferme Saint-Ladre, ancienne maladrerie). Pour la petite histoire, notons au passage que Ferry Cassinel, évêque d'Auxerre puis de Reims, Seigneur de Survilliers (mort en 1390), fût chargé par le roi Charles VI de prononcer l'éloge de Du Guesclin, connétable de son père Charles V, à Notre-Dame de Paris, lors de la cérémonie solennelle qu'il y fit à sa mémoire.

L'EGLISE : L'Eglise de Survilliers est assez remarquable par l'unicité de son style architectural. Les importantes et nombreuses interventions qui ont suivi sa construction au XV^e siècle sont restées dans l'esprit originel.

Point de rajout, point de modification dans la structure.

Son plan est simple, avec une grande nef gothique de 28 m et des bas côtés également croisés d'ogives. Son grand toit de tuiles, à deux pentes, descend bas. Le chœur domine la belle place Dhuicque (du nom de la famille qui donna des terrains à la commune pour l'aménagement de cette place). Le clocher carré, classiquement déporté pour des raisons de solidité, flanqué de contreforts et de quatre clochetons, date, dans sa forme actuelle, de la fin du XVIII^e siècle. L'une des tourelles formant elle-même contrefort, abrite l'escalier à vis de 134 marches qui monte à la coursive.

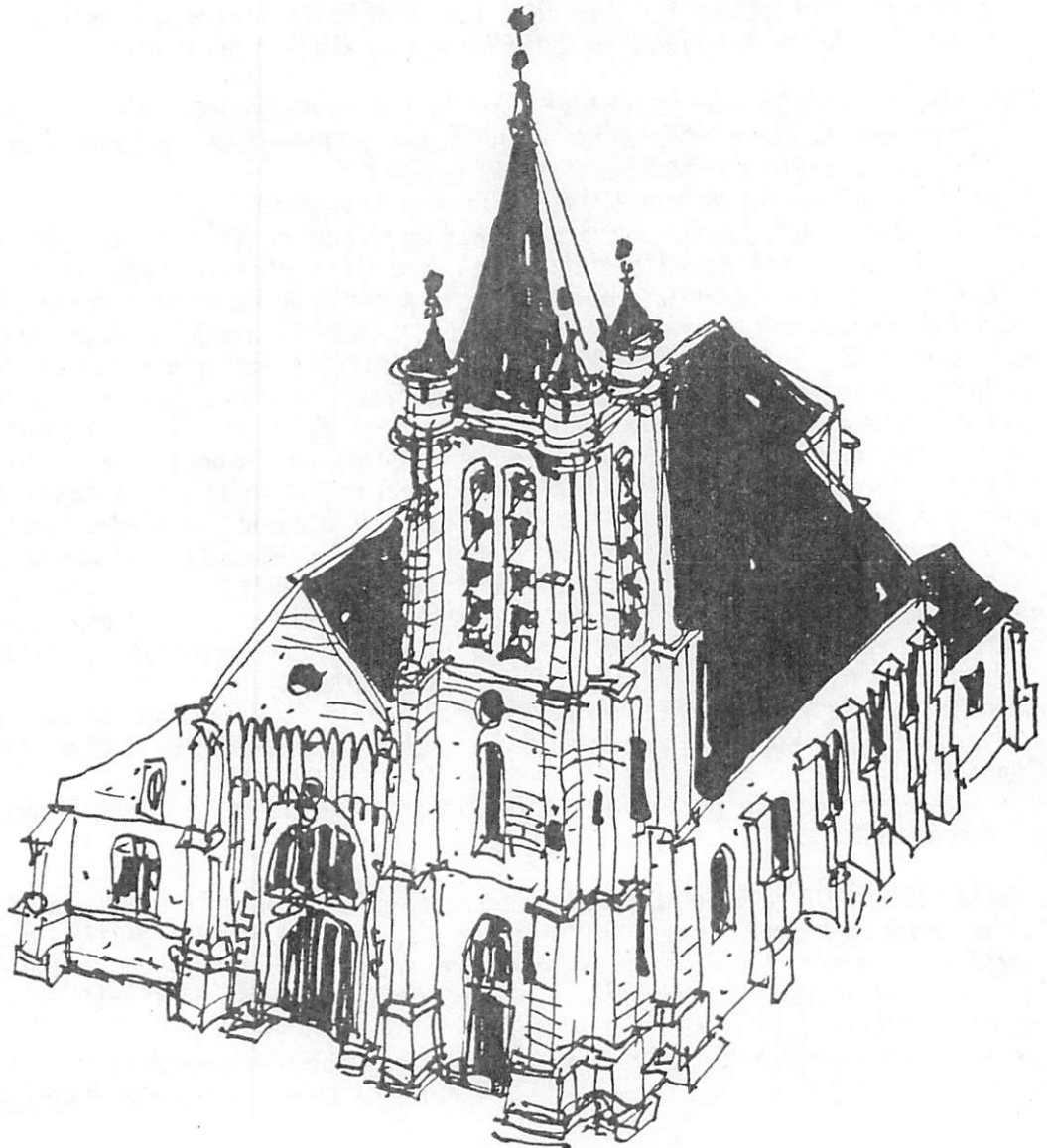
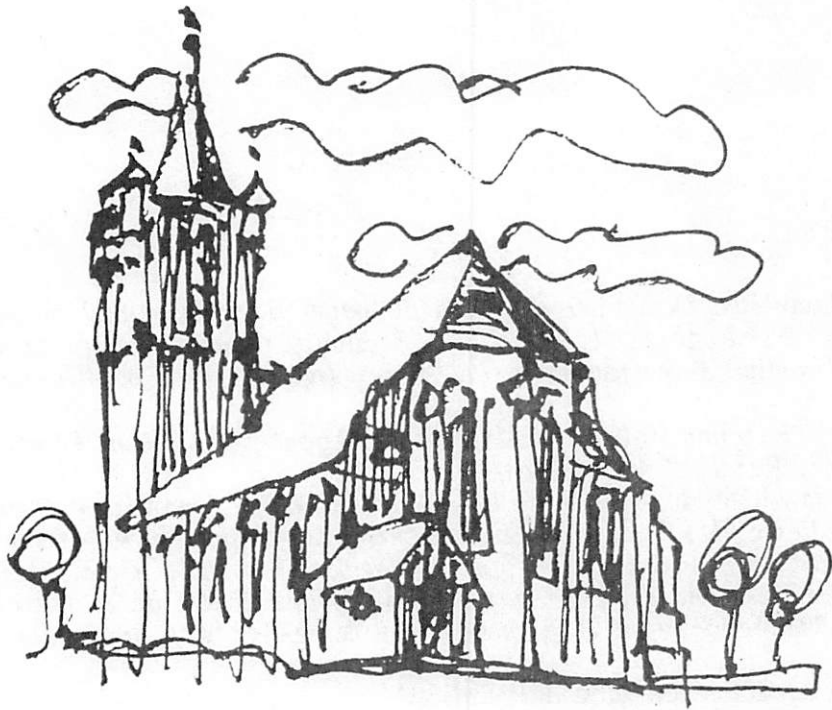
La superbe charpente de l'Eglise, comme celle qui supporte les deux cloches, a été refaite sous l'Empire. L'ornementation extérieure est, hélas, très dégradée. Si la façade, avec son beau portail à trois niveaux (portail d'entrée à cintre plat, surmonté d'un cintre rond, enluminé, enfermant quatre baies verticales, lui-même surmonté d'une frise ouvragée de moulures), est assez bien conservée, il n'en est pas de même des nombreuses figurines qui ornaient autrefois l'entours des vitraux latéraux. Quelques bêtes fantastiques apparaissent encore, en écho aux immenses gargouilles du clocher qui crachent leurs torrents de bave, aux jours d'orage.

Au-dessus de la petite porte, un blason massacré à la Révolution laisse percevoir l'ombre du sanglier qui figurait aux armes de Jehan de Sorviller, maître fauconnier du roi Charles VI.

Les grosses bornes du parvis, du XVIII^e siècle, proviennent de l'ancien portail du Château de Survilliers.

L'INTERIEUR DE L'EGLISE : En pénétrant dans l'Eglise, on est séduit par sa sobriété toute paysanne. Son charme ne procède pas d'une riche décoration mais de la simple clarté des formes. L'enfilade des hautes voûtes de la nef, avec leurs belles clés sculptées en pendentif, respire l'harmonie. Les bas côtés, complètement restaurés dans les années 70, ont retrouvé leur pureté première.

Deux grands tableaux du XVIII^e siècle, hélas très abîmés, ornent le gros pilier qui soutient le clocher et le mur sans fenêtre de l'entrée. L'un représente l'adoration des mages



et l'autre la présentation de Jésus au vieillard Siméon.

Les vitraux du bas côté droit datent de 1864. Comme le Chemin de Croix, ils sont typiques du style et de l'iconographie sulpicienne. Il faudra toutefois bien y regarder car, au-dessus du vitrail de l'annonciation, figurent deux lucarnes représentant Adam et Eve, d'une facture beaucoup plus ancienne (sans doute du XVI^e siècle)

L'autel du bas côté droit est remarquable à double titre : l'autel lui-même, en bois peint, avec ses grandes colonnes et sa superbe ordonnance du XVIII^e siècle ; la statue de la Vierge, en pierre, du début du XVI^e siècle, avec à ses pieds, Moïse et le buisson ardent, représentation assez rare pour être signalée.

Le grand Christ du chœur, en bois polychrome, date probablement du XVIII^e siècle. Le vitrail de la transfiguration a été restauré au siècle dernier mais sa partie haute date du XVI^e siècle.

Le grand lutrin, avec l'aigle de Saint-Jean, en bois polychrome et doré, est particulièrement beau de proportions (XVIII^e).

Derrière le maître autel, sur le mur, une inscription d'époque, très effacée, rappelle que l'Eglise fut consacrée à Saint-Martin en 1493.

Sur une clef de voûte de la nef figure la date de 1554. Sans doute s'agit-il là de la construction de la voûte actuelle mais rien ne permet de l'affirmer.

Les nombreuses pierres tombales de la nef datent du XVI^e et XVIII^e siècle. Leurs dessins et leurs inscriptions ont été grattés sous la Révolution.

Les boiseries du chœur et les piliers datent du XVIII^e siècle, comme le "banc d'oeuvre" face à la chaire.

Les vitraux latéraux du chœur, comme ceux du bas côté nord, ont été détruits en 1944 par l'explosion d'une bombe, à proximité de l'Eglise. Des morceaux, démontés et oubliés pendant longtemps, viennent d'être retrouvés. Ils faisaient pendant aux vitraux du bas côté sud. Peut-être certains pourront-ils être restaurés et réinstallés dans le chœur, à la place des grandes verrières sans couleur.

HISTOIRE RECENTE : Longtemps négligée, l'Eglise de Survilliers a fait l'objet d'interventions diverses depuis quinze ans.

EN 1973, l'association pour la Défense de l'Environnement et la Sauvegarde de Survilliers a lancé un grand mouvement d'opinion pour attirer l'attention des pouvoirs publics sur son état. Cette initiative a porté ses fruits puisque les bas côtés sud et nord ont été successivement restaurés ; la toiture nord refaite complètement ; les travaux ont été financés par l'Etat, la Région, le Département et la Commune.

Parallèlement à ces grands travaux l'association a lancé une collecte qui a permis de financer le remplacement des baies vitrées du chœur (en attendant la pose de nouveaux vitraux) et la mise en place d'un éclairage moderne et mieux adapté.

Elle a fait restaurer et installer le grand Christ dans le chœur (il était autrefois, très haut, face à la chaire, dans la nef).

Elle a fait classer la statue de la Vierge et a fait installer les bornes extérieures (ces bornes étaient abandonnées dans le parc communal).

Mieux entretenue, progressivement restaurée, davantage mise en valeur, l'Eglise Saint-Martin de Survilliers retrouve d'année en année son beau visage d'antan.

* L'HISTOIRE DES "AMPOULES MIRACULEUSES"

Nous relatons ici la curieuse histoire des "ampoules" qui contenaient les huiles saintes et qui ont été volées dans l'Eglise en 1793. Il nous a semblé amusant de publier cette histoire telle qu'elle a été racontée par l'abbé Canal en 1884, dans le style et avec les commentaires de l'époque. Certains anciens se souviennent aussi de cette histoire que l'on racontait à Survilliers lorsqu'ils étaient enfants.

"En l'an 1793, le 30 floréal et jours suivants, l'Eglise fut pillée par une foule avide, sans foi ni loi... Parmi les malheureux qui portèrent une main sacrilège sur les objets du culte, il y avait, il faut le dire à la honte du pays, bon nombre d'habitants de la paroisse. Les ornements et vases sacrés qui échappèrent à la vente furent partagés entre les personnes qui avaient aidé à la vente.

"Les ampoules des Saintes Huiles échurent ainsi à un forcené de Survilliers, du nom de B. Louis, bucheron - manoeuvrier, batteur en grange etc... (décédé en 1837, sur la paroisse dans des sentiments très chrétiens).

"B. habitait à cette époque la rue du Houx, aujourd'hui dite la rue du Chemin de Fer, presque au milieu. Après ce suprême partage des objets de l'Eglise, B. emporta son butin en sa maison. Le lendemain, il se vanta d'avoir ciré ses souliers avec les Saintes Huiles contenues dans les ampoules. Le Seigneur ne devait pas laisser ce crime impuni et voici ce qui se passa, d'après les dires des anciens du pays.

"Quelques temps après cette profanation, les pieds du malheureux enflèrent.. Les ongles des ses orteils poussèrent d'une manière hideuse et s'élevèrent en forme de cornes de bélier (l'expression des anciens habitants)... Jamais plus B. ne put se chausser et dans les derniers temps de sa vie, sa difformité était devenue tellement considérable qu'il ne quittait plus le lit et vivait de l'aumône qu'on lui apportait.

"Nous entendons en ce moment une femme de Survilliers, Adèle Delaunay, veuve de Hanot et épouse Mercier. Elle nous fait cette déposition :

"Dans mon enfance, j'allais demander l'aumône à la ferme St-Ladre au Guépel, cultivée par M. Touchon. Or, lorsque j'allais chercher mon aumône à cette ferme une fois la semaine, M. Touchon me donnait une miche de pain que je portais à B. parce qu'il ne pouvait pas aller la chercher lui-même, dans l'impossibilité où il était de marcher... Souvent, en rentrant chez ce vieux pour lui remettre son pain, je le trouvais avec ses pieds hors du lit et je regardais avec effroi ses ongles longs, qui montaient comme des cornes de bélier. Une fois entre autres, je lui avais demandé pourquoi il ne les coupait pas et il me répondit avec tristesse : "mon enfant, c'est que je ne peux pas"...

"Le châtement qui était tombé sur la tête de cet homme l'ayant ému, il se hâta de faire disparaître les Saintes ampoules qui lui rappelaient son crime... Personne ne savait ce qu'elles étaient devenues lorsque en 1882, le sieur Buffet, franc-comtois, courrier des postes, en service de la gare à Survilliers, et locataire de la maison B., voulut arracher un sureau dans son jardin. Quelle fut sa surprise de trouver sous le dit sureau un objet surmonté d'une croix : c'était deux petites fioles en métal. A côté, il y avait une grosse médaille de la Sainte Vierge. Les Saintes Ampoules de 1793 ressuscitaient, et ainsi se trouvait encore une fois confirmée l'histoire connue de tous les habitants du pays sur les Saintes Huiles de la Révolution.

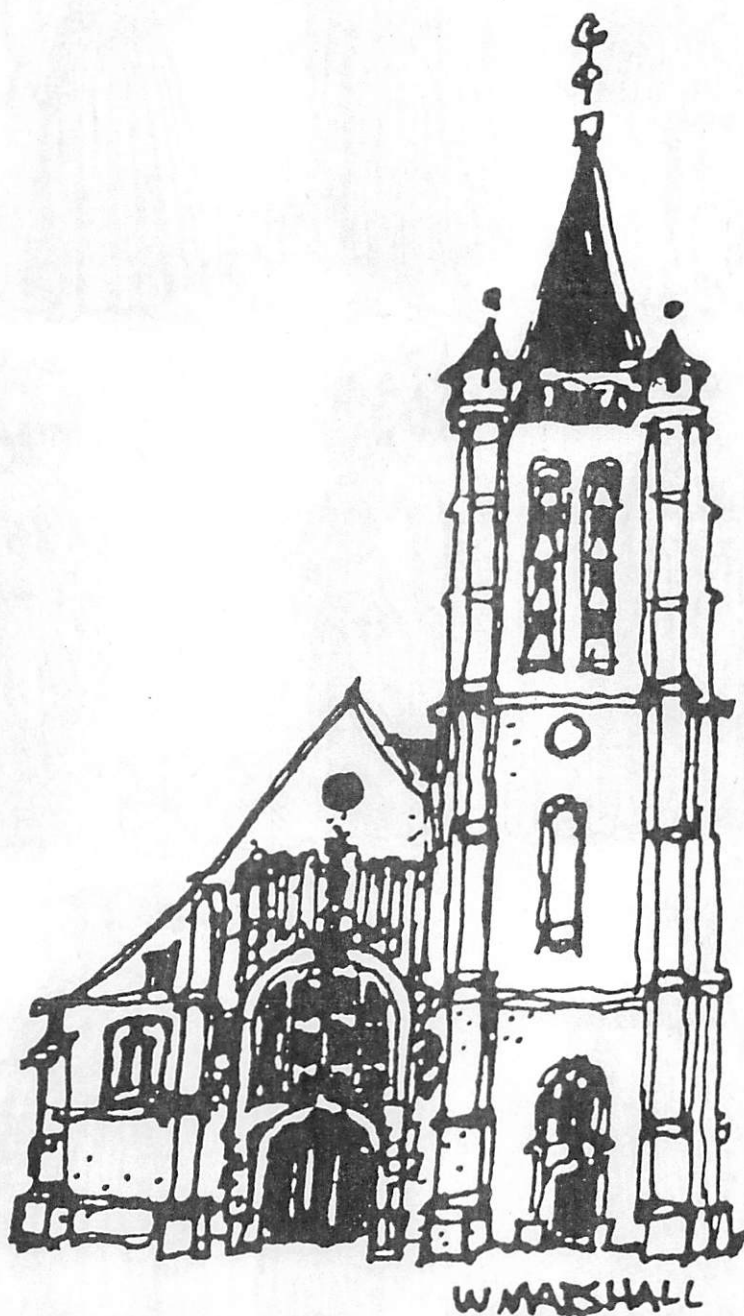
"Le Sieur Buffet ne pensant point que c'était un objet du culte confia sa trouvaille au Sieur Thomas, de Plailly, horloger bijoutier, pour qu'il en apprécia la valeur. Mais déjà la rumeur publique nous avait appris la chose et nous partions à Plailly où le Sieur Thomas ne fit nulle difficulté à nous remettre les Saintes Ampoules. Matériellement

parlant, elles n'ont pas de valeur. Si elles en avaient eu, elles auraient été vendues comme les autres choses précieuses de l'Eglise. Mais on peut bien, malgré leur minime valeur, les regarder précieusement et les appeler "les Saintes ampoules miraculeuses de Survilliers".

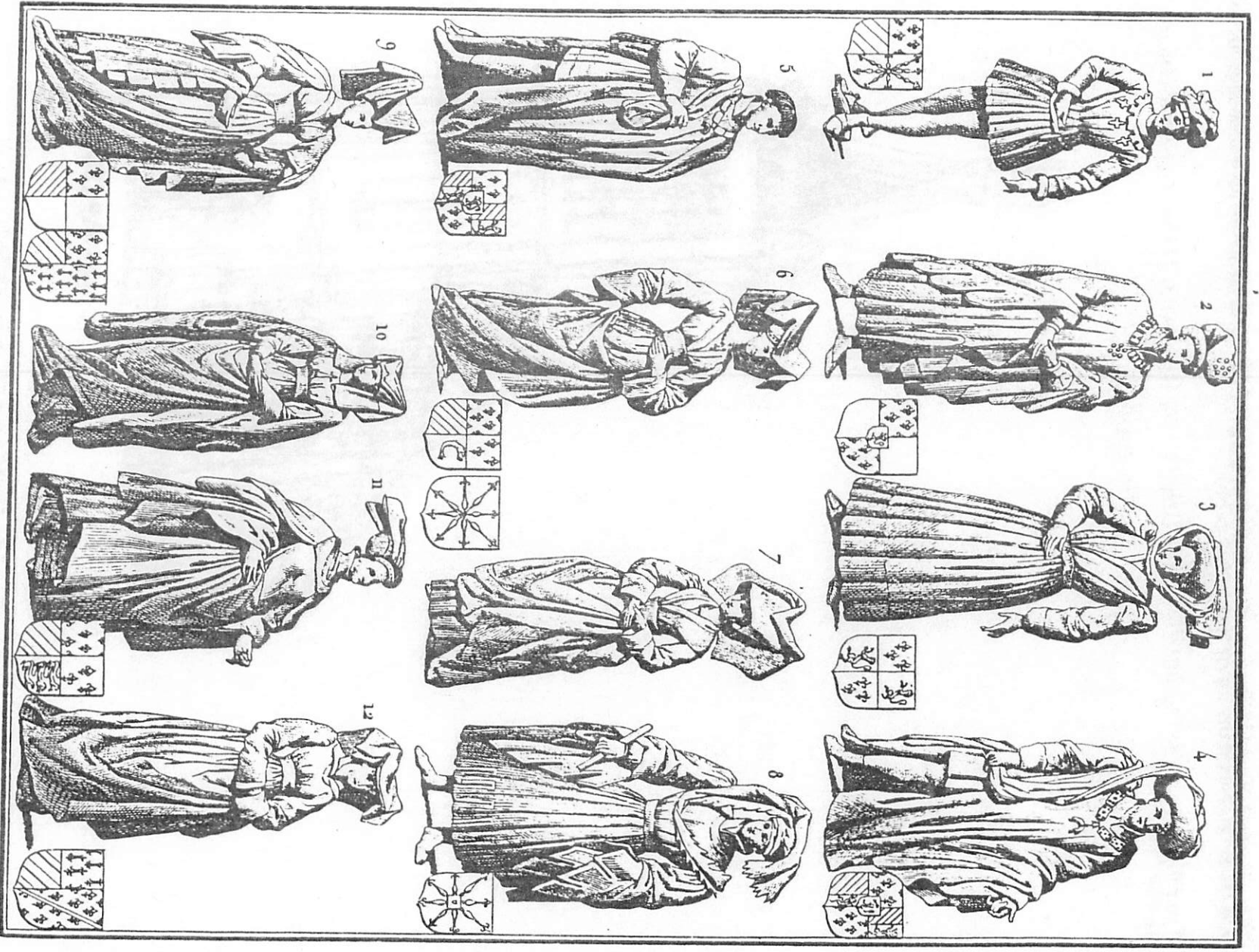
"Afin de réparer l'injure qui leur a été faite par l'impiété, nous nous proposons de les faire enfermer dans un petit coffre décoré.

"Fait par moi, curé de Survilliers et St-Witz, ce 16 janvier 1885, et déclaré en tout très vrai.

CH. CANAL, Curé.



*L'église Saint-Martin
de Survilliers
(dessin de W. Marshall)*



* JEHAN DE SORVILLER ET JEAN DE MONTAIGU
AUPRES DU ROI CHARLES VI

Pourquoi nous intéresser à Charles VI, le roi qu'on a dit "fol" et qui fut avant sa maladie, et dans le contexte dramatique d'une France qui se forgeait, un réformateur éclairé ? Tout simplement à cause de Jehan de Sorviller, qui fut son "maître fauconnier", office d'importance, de 1393 à 1404.

Nous nous interrogeons depuis longtemps et recherchons comment celui-ci était arrivé dans l'entourage direct du Roi.

Et c'est en rapprochant la documentation compilée par M. Edouard Du Chesne sur l'histoire locale et le tout récent livre de Françoise Autrand sur Charles VI (Fayard), que nous avons découvert la clef...

Et en découvrant cette clef, nous avons trouvé beaucoup d'autres choses fort intéressantes directement reliées à l'histoire de notre ville.

En 1388, Charles VI a vingt ans. Il décide de régner désormais comme il l'entend. Il écarte ses oncles qui, à la mort de Charles V s'étaient empressés de venir le "chapeauter" et qui fichaient la pagaille dans le royaume. Il rappelle quelques conseillers de son père et s'entoure de jeunes collaborateurs dynamiques, compétents et efficaces. Cette équipe portera dans l'Histoire le nom de "Gouvernement des Marmousets".

Françoise Autrand, spécialiste de la question, nous éclaire sur leurs intentions et leur programme :

"Pour les finances, diminution des dépenses publiques, diminution des impôts et donc restauration du domaine royal afin que le roi en titre ait des revenus suffisants sans briser la force productrice de ses sujets par une fiscalité décourageante.

"Pour l'administration, deux exigences : l'efficacité et la centralisation. Le personnel sera choisi sur des critères de compétence, par examen, contrôlé par inspection et relié à Paris par l'envoi de rapports mensuels.

"Pour les relations extérieures, constitution d'un corps diplomatique permanent et recherche de la paix..."

Et qui trouvons-nous dans cette équipe des "Marmousets" ?

Le Connétable Clisson, Bureau de la Rivière, Le Mercier, Jean de Montaigu, Arnaud de Corbie, et puis toutes leurs relations, qu'ils constituent en un véritable réseau...

Lors de grandes fêtes de mai 1389, où Charles VI va célébrer une nouvelle fois la mémoire de Du Guesclin, c'est l'évêque d'Auxerre, une de ces fameuses "relations", qui prononce l'éloge funèbre du grand connétable.

Relation des plus proches, puisque, nous dit Françoise Autrand, "l'évêque d'Auxerre était l'oncle de Jean de Montaigu", déjà nommé... Or, nous savons par Edouard du Chesne, que l'évêque d'Auxerre était alors Ferry Cassinel, et que les Cassinel s'étaient implantés à Survilliers au début du XIV^e siècle, lorsque François Cassinel, employé au trésor du roi et père de Ferry, avait épousé une certaine Alix Leschans, d'une famille qui possédait, avec leurs alliés SORVILLER, la "seigneurie" et la "haute Justice" de Survilliers...

Il restait à élucider comment Ferry pouvait être l'oncle de Montaigu...

Tout simplement par sa soeur : Biote Cassinel, qui avait épousé un Gérard de Montaigu. Les Cassinel, bien placés dans l'entourage direct du Roi, Montaigu, dans le gouvernement des "Marmousets", c'était une bonne introduction pour leur cousin Jehan de Sorviller !

Avant de revenir sur Jean de Montaigu, fils de Biote Cassinel et "Grand homme de la famille", parlons davantage de cette famille Cassinel...

Originaires d'Italie, et plus précisément de Lucques, aux confins de la Toscane, elle fait partie des nombreuses familles qui, au XIII^e et XIV^e siècles, ont émigré vers Avignon (avec les Papes...), vers Bruges et vers Paris. Citons par exemple les Arnolfini (voir le célèbre portrait de Van Eyck) ou Dino De Rapondi (le financier de Jean Sans Peur, Duc de Bourgogne), également originaires de Lucques.

Douées pour les affaires, les finances et le commerce, ces familles eurent tôt fait de s'introduire auprès des "grands".

François Cassinel était donc employé au "trésor du roi". Il fut, à ce titre, chargé par Philippe VI de Valois de l'exécution pratique du testament de Marie de Brabant, la veuve pieuse et très âgée du roi Philippe le Hardi. Celle-ci, morte en 1321, avait

fait don d'une partie de sa fortune à l'Abbaye Royale de St Denis pour qu'elle accroisse son patrimoine en achetant des terres dans la région.

François Cassinel, négocia donc des biens en particulier avec les Leschans, sa belle-famille) et les cèda l'année suivante (1335) aux religieux.

Mais les Leschans n'avaient pas tout vendu... Ce qui restait fut acquis par l'Abbaye en 1351 et 1359, avant d'être réuni, en 1371, sous la haute autorité de Ferry, alors cleric "patenté" des religieux, avant de devenir évêque de Lodève, puis d'Auxerre, puis de Reims... Notons au passage que cette "autorité" passa plus tard à Biote, la mère de Montaigu...

François Cassinel avait un autre fils : Guillaume, qui fut comme son père, employé au trésor du roi. Guillaume épousa en deuxièmes noces Isabeau de Chatillon, arrière petite fille de Gaucher de Chatillon, Connétable de France. De ce mariage, à la génération suivante, on trouve un nouveau "Guillaume", père lui-même d'une demoiselle bien connue à la cour sous le sobriquet peu flatteur de "la Cassinelle"...

Sans doute parce qu'elle avait attiré l'attention et les soupirs du premier Dauphin, déjà marié, et récemment : Louis de Guyenne... Juvénal des Ursins, chroniqueur de l'époque, en évoque la galante aventure (que d'autres virent d'un fort mauvais oeil!!!) : "Monseigneur le Joli Dauphin avait un moult bel étendart, tout battu à or, où il y avait un "K", un cygne, et un "L". La cause était parce qu'il y avait une demoiselle très belle en l'Hôtel de la Reine, fille de Messire Guillaume Cassinel, laquelle vulgairement on appelait "la Cassinelle". Si elle était belle, elle était aussi bonne et en avait la renommée. De celle-ci, comme on disait, Monseigneur le Dauphin faisait le passionné et, pour ce, portait le dit-mot"...

Le Dauphin Louis mourut à l'âge de 19 ans et ce fut son cadet, Charles, qui, sous le nom de Charles VII, devint Roi. Le "petit roi de Bourges" que Jeanne d'Arc vint trouver un jour... Mais n'anticipons pas !

Revenons comme promis à Jean de Montaigu, né de Biote Cassinel, la soeur de Guillaume et de Ferry.

Et, pour ce, donnons la parole à Françoise Autrand :

"Jean de Montaigu était un petit homme maigre et sans prestance, le menton orné d'une petite barbiche, médiocre orateur, mais d'une rare intelligence, l'esprit rapide, "subtil et diligent". Entré très jeune au service du Roi, il connaissait mieux que personne les mécanismes du pouvoir.

"Membre de l'équipe des marmousets, il avait jeté sur l'église et sur l'état un efficace réseau d'alliances et de parenté.

Son frère Jean est en 1409 archevêque de Sens et Président de la Chambre des Comptes, son frère Gérard qui a été Chancelier de Berry est devenu Evêque de Paris. Par sa femme Jaqueline de la Grange, nièce du Cardinal, il se rattache au puissant parti du Pape d'Avignon.

"Il avait marié ses trois filles à de grands seigneurs, le Comte de Braine, le Sire de Craon, le Vicomte de Melun. Plus encore, il avait obtenu pour son fils Charles, filleul du Roi, la main d'une jeune fille de sang royal, la fille du connétable d'Albret.

"A la fin de sa vie, il était une sorte de Premier Ministre, si l'on ose utiliser ce terme anachronique... Il était maître, en fait, des finances royales. Ni prince, ni baron, il s'était fait des ennemis. Symbolisant l'idée d'un progrès de l'Etat, appuyé sur une nouvelle classe d'hommes politiques, élevés en brisant les cadres de la société traditionnelle, sa tête devait finir par tomber...

En 1409, la grande époque des "Marmousets" est terminée depuis longtemps. Elle est terminée depuis que Charles VI est devenu malade. Il ne peut plus protéger ses amis et les imposer à tous ceux qui rêvent de prendre leur revanche. Les clans et les partis s'en donnent à coeur joie. C'est la grande affaire des Armagnacs et des Bourguignons, avec, bientôt, les anglais sur le sol de France.

En 1409, Jean sans peur, Duc de Bourgogne, prend le pouvoir.

Le 7 octobre, il fait arrêter Montaigu et le 17, il le fait exécuter, le chargeant bien sûr de tous les maux !

Jean sans peur tombera à son tour, sur le pont de Montereau, sous les coups des amis du nouveau Dauphin Charles...

En 1422, le 21 octobre, c'est la mort du Roi. Malade et fou, sans doute, mais restant pour ses sujets le "bien aimé", le roi qui, de 1388 à 1392, avait, avec les "Marmousets", tenté l'aventure d'un grand royaume bien administré.

Le "temps des Marmousets" avait marqué les français de l'époque. Jean de Montaigu, le fils de Biote Cassinel, le petit-fils de François Cassinel qui avait épousé une Leschans de Survilliers, Jean de Montaigu en avait été la "cheville ouvrière".

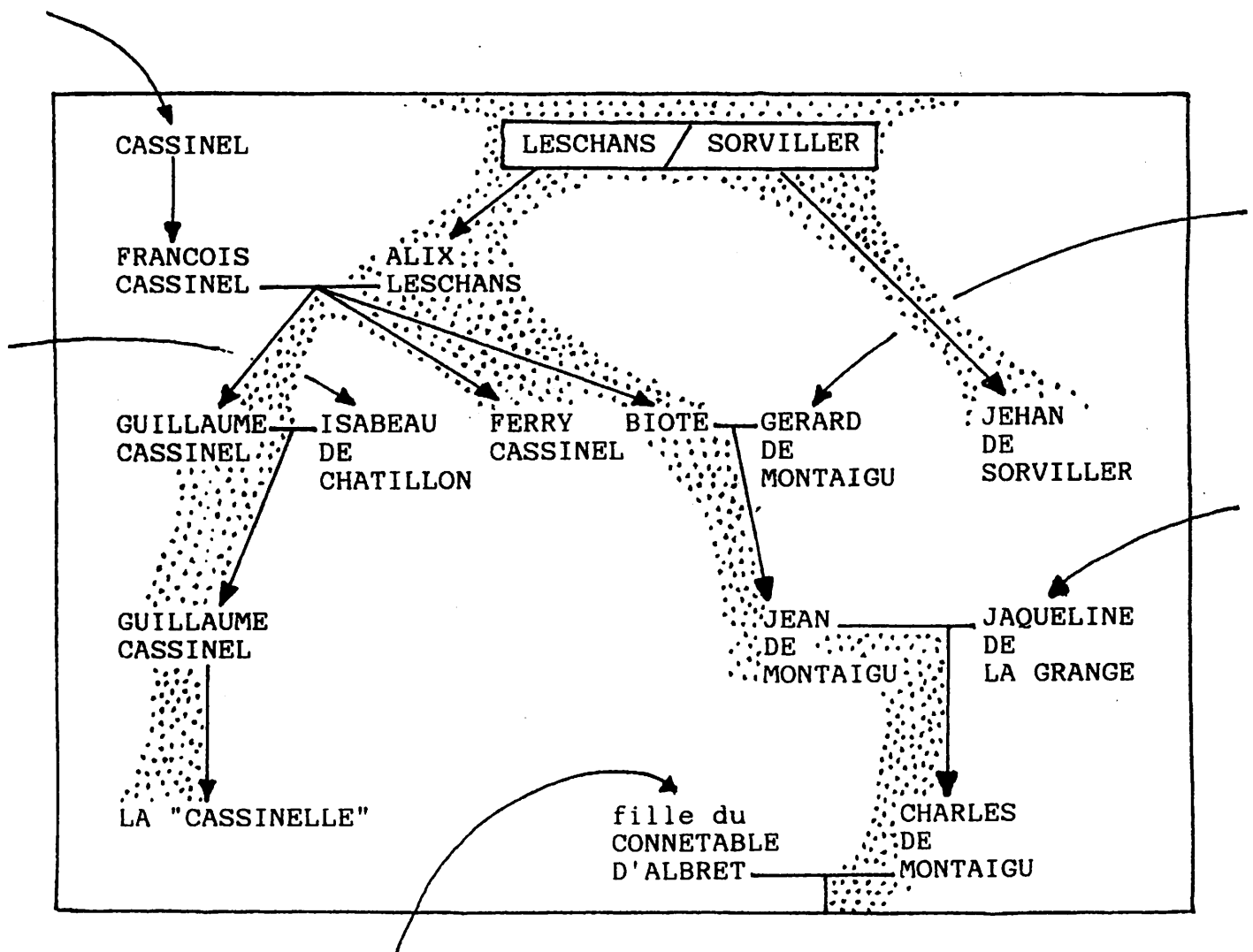
Que nous reste-t-il, à Survilliers, de cette époque ?

Les souterrains, sans doute !

Et puis peut-être, ne serait-ce que pour rêver un peu, cette lettre "K", "K" comme celle qui ornait l'oriflamme du Dauphin, "K" comme "Cassinel", gravée dans une très vieille pierre, d'un très vieux mur, près d'un très vieux puit, au coeur même de notre village, là où il y avait, dit-on, le château fort de Survilliers...

descendance des familles leschans - sorviller

les flèches courbes indiquent les alliances extérieures.





Joseph Bonaparte
portrait attribué à Lefebvre

* JOSEPH BONAPARTE & JULIE CLARY
COMTE & COMTESSE DE SURVILLIERS

NAPOLÉON, JOSEPH ET LES CLARY : L'histoire remonte en 1793, à Marseille. On imagine la ville écrasée par le soleil, avec le va et vient incessant du vieux port. On y parle beaucoup des événements de Toulon, récemment repris aux anglais par le Général Dugommier et par un jeune capitaine corse qui ne paie pourtant pas de mine : Napoléon Bonaparte...

Là bas, dans l'île, furieux de voir les Bonaparte le laisser tomber et faire carrière sur le continent, l'autonomiste Paoli s'en prend à leur mère et fait incendier sa maison à l'instant même où elle s'échappe pour rejoindre Joseph et Napoléon. Finalement toute la famille se retrouve à Bandol, puis à Toulon, puis à Marseille. On se débrouille comme on peut, avec la petite solde du capitaine et les maigres sous gagnés par la mère qui fait du blanchissage... C'est à cette époque que les deux aînés fréquentent la maison Clary, une famille aisée qui respire la joie de vivre. A vrai dire, ils fréquentent surtout les deux jolies filles de la maison : Julie et Désirée, qui vont connaître, de par la grâce de ces soupirants aux dents longues, une vie pour le moins mouvementée ! Bientôt, l'aîné Joseph épouse Julie, Napoléon, lui, a quelques difficultés avec Désirée, d'autant plus que le père Clary estime qu'"il y a assez d'un Bonaparte dans la maison"... Il "oublie" Désirée, ou fait semblant, si l'on en croit la littérature qui a romancé cette passion célèbre. Désirée épousera Bernadotte et deviendra Reine de Suède.

Napoléon se distingue en Italie, puis en Egypte. Il bouscule le Directoire en Brumaire, tombe dans les bras de Joséphine et devient premier Consul...

Joseph et Julie s'installent à Mortefontaine (acheté avec l'argent du père Clary ?). Napoléon et Joséphine à la Malmaison.

Tout va bien, l'Empire n'est pas loin : Napoléon veille sur tout, sur l'Histoire avec un grand "H" et sur sa famille. Il charge Joseph de négocier à Mortefontaine le Traité d'alliance avec le Gouvernement américain du Président Adams...

Il remarie sa soeur Pauline au Prince Borghese mais s'abstient de venir pour le mariage à Mortefontaine car Pauline lui fait une entourloupette qu'il ne digère pas. Veuve depuis huit mois seulement, elle ne respecte pas le délai légal et avance la date de la cérémonie sans le consentement du premier consul... (On a avancé à tort d'autres raisons à cette absence remarquée, il s'agit pourtant bien d'un mouvement d'humeur de Napoléon...)

L'Empire est là ! La pétillante Désirée rechigne à suivre son Bernadotte en Suède...

Julie accompagne Joseph à Naples puis en Espagne. Les années filent bien vite.

Arrive Waterloo, la restauration, la disgrâce.

Les Bonaparte s'exilent et changent de nom. Joseph et Julie choisissent celui de "Comte et Comtesse de Survilliers" en souvenir des belles années du Consulat. L'un part aux Etats-Unis, où il avait sans doute quelques relations depuis le traité de Montefontaine l'autre partage son temps entre Bruxelles où elle habite et l'Italie où elle retrouve les membres de la famille. Elle veille à l'éducation des ses filles : les "demoiselles de Survilliers" : Zénaïde et Charlotte. Zénaïde épousera le fils aîné de la Reine Hortense et deviendra ainsi la belle soeur du futur Napoléon III. Charlotte met à profit les leçons qu'elle a reçues du peintre David et dessine...

Après le départ de Joseph et Julie, la famille Clary conserva le domaine de Survilliers jusqu'en 1837. A cette époque, il était géré par une famille Poulet dont il reste quatre tombes dans le cimetière de Survilliers. Notons que la sente dite aujourd'hui "St Laurent" s'appelait encore, il y a une cinquantaine d'années, la "sente Poulet" et que les terrains où sont construits un certain nombre de pavillons récents ont été achetés à cette famille.

L'ACHAT DU DOMAINE DE MORTEFONTAINE - SURVILLIERS : Le 20 octobre 1798, à l'audience des criées du tribunal civil de la Seine, Joseph Bonaparte acheta, des héritiers de Durney, banquier guillotiné, le château et la terre de Mortefontaine, qui avaient appartenu jadis aux Le Pelletier. C'était une magnifique propriété, à quarante kilomètres au nord de Paris, en bordure de la forêt d'Ermenonville. Le Château, de style Louis XIII, était composé d'un seul corps de bâtiment, surélevé d'un second étage aux deux extrémités. Son assise, de plain-pied avec la large allée qui l'entoure, ses hautes baies espacées, ses grands toits d'ardoise aux pentes raides et percées de lucarnes

lui donnaient une solidité qui lui permit de traverser révolutions et guerres sans en souffrir. Le domaine se composait alors de 274 hectares de prés, de 295 hectares de terres, bois et friches ; de deux moulins, d'un hameau de huit maisons, de plusieurs magnifiques étangs poissonneux, sans compter les parcs, fabriques, potagers, pépinières et les diverses dépendances du château. Le tout fut adjugé 258 000 Francs comptant, plus 5 000 Francs de rente viagère. Depuis la Révolution, le château n'avait pas été habité, les étangs n'avaient pas été curés, les allées avaient été envahies par l'herbe et les ronces. En un an, Joseph fit tout remettre en état. Progressivement, il agrandit le domaine : le 6 mai 1803, en particulier, il acheta à Cambiagio, sénateur de la République ligurienne, le domaine de Survilliers, Canton de Luzarches, pour le prix de 236 000 Francs et ce sera de cette terre qu'il prendra le nom après la chute de l'Empire. Durant quinze ans, Mortefontaine fut sa distraction favorite et aussi le havre de paix où il voulait revenir lorsque ses difficultés de souverain espagnol l'accablaient. Il y dépensa des sommes énormes pour donner du travail aux habitants du pays, aménageant des grottes artificielles, creusant une rivière, faisant surgir une île, une montagne, une cascade ; reconstituant des ruines prétendues romaines ; construisant un théâtre, une chapelle, une glacière, des orangeries. Il aimait, quand il en avait le loisir, faire visiter son domaine à ses relations, y organiser des fêtes et des chasses ; à chacun de ses séjours, la maison était pleine de parents et amis de tous âges. Lorsqu'il était au loin, à Naples ou à Madrid, Julie et ses enfants passaient à Mortefontaine plusieurs mois de l'année, même en plein hiver.

Et Joseph, exilé aux Etats-Unis, devenu le Comte de Survilliers, recréait dans son vaste domaine de Point-Breeze tout ce qu'il avait conçu pour aménager et embellir celui de Mortefontaine et si, pendant les dix-huit années qu'il y vécut, il songeait à son passé, ce n'étaient pas les palais du Luxembourg, de Naples ou de Madrid qu'il regrettait, mais son calme et champêtre Mortefontaine.

(Girod de l'Ain)

LA PLAQUE DANS LE PARC COMMUNAL : Il est de fait que la gloire de Napoléon a rejeté dans l'ombre ceux qui en furent les artisans. Il est de fait aussi qu'en forgeant sa légende, il eut tendance à reporter sur ses frères ou sur ses collaborateurs la responsabilité des erreurs qu'il commit.

Adoptant ses thèses, ses thuriféraires ont donc donné de Joseph Bonaparte, le frère aîné de Napoléon, une image déformée, l'accusant d'avoir été rêveur, d'une bonté confinante à la faiblesse et à la naïveté, paresseux, jouisseur et, en conséquence, incapable de régner et de commander.

L'histoire est une chose sérieuse qui ne devrait rien avoir à faire avec le colportage des idées reçues, des vieilles caricatures et des raccourcis tendancieux. Elle doit savoir faire la part des choses et réhabiliter, quand il le faut.

Au delà des "mots" dont Napoléon avait le chic et qu'il ne faut évidemment pas prendre à la lettre, les deux frères s'aimaient bien et s'estimaient réciproquement. Il est inconteste que Joseph n'aurait eu toute sa vie qu'une situation modeste d'avocat et de propriétaire foncier en Corse si Napoléon n'avait pas existé. Cependant il fit preuve d'intelligence et de diplomatie dans les négociations des grands traités au temps du Consulat : il fut un bon roi de Naples et aurait pu être le meilleur roi que l'Espagne ait connu au XIXème siècle si Napoléon l'avait écouté et lui avait donné les moyens d'appliquer la politique qu'il préconisait.

Attentif aux usages locaux, Joseph les respecta scrupuleusement à Survilliers et, tout frère de l'Empereur qu'il était, il se montra bon citoyen : les documents d'archives le prouvent.

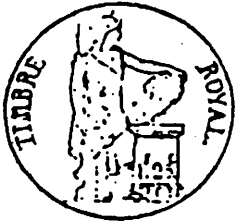
Il était donc normal que la commune honore, par une plaque à sa mémoire, un citoyen célèbre qui, ne serait-ce que par son pseudonyme du temps d'exil, inscrivit le nom de notre village dans l'Histoire de France.



Julie Clary
miniature d'Isabeau (détruite)

LA PLAQUE DANS LE PARC COMMUNAL

CE PARC ET L'ANCIEN CHATEAU DE SURVILLIERS
ONT ETE LA PROPRIETE DE
JOSEPH BONAPARTE ET DE JULIE CLARY
PUIS DE LEURS FILLES ZENAIDE ET CHARLOTTE
A LA CHUTE DE L'EMPIRE
JOSEPH BONAPARTE ET JULIE CLARY
PRIRENT LE CHEMIN DE L'EXIL SOUS LE NOM DE
MONSIEUR ET MADAME DE SURVILLIERS
DERNIER HOMMAGE A NOTRE VILLAGE
QU'ILS AVAIENT AIME ET DONT ILS S'ETAIENT
MONTRES CITOYENS ATTENTIONNES



HISTOIRE LOCALE

Extrait de l'acte par lequel le Château et le Parc de SURVILLIERS sont passés de la famille BONAPARTE-CLARY à la famille FOURNIER-ROCHE

Le 20 septembre 1837

Où il est dit comment Joseph Bonaparte a acquis le domaine de SURVILLIERS

Origine de la propriété

M. Bonaparte & sa femme ont acquis le Domaine de Survilliers... le château & parc présentement vendus 1. M. Jean Marie Louis Gaston... 2. M. Michel Ange Marie Joachim Cambiaso. 3. M. Charles Ignace Cambiaso. 4. M. Gaston Jean Marie Joseph Joachim... 5. M. Jean Michel Ange... 6. M. Jean Louis Vincent Gaston... devant M. J. P. Vireto Notaire à Paris, en présence de témoins, le dix mai mil huit cent trois (sic) (sic) l'acte, confirmatif du premier, devant M. Carot qui en a gardé minute & son collègue, notaires à Paris, le premier pluviôse an 11, l'acte de vente enregistré.

Le dernier des contrats de M. Cambiaso au bureau de l'hypothèque de Paris... le dix sept pluviôse an 11... le dix germinal an 11... a déclaré que les causes de cette inscription étaient d'ordre d'après l'original.

Cette vente a été faite moyennant deux cent trente dix mille francs... le premier desdits contrats ou en vertu de son acte.

Ledit domaine de Survilliers appartenait aux M. Cambiaso comme en ayant fait l'acquisition de M. Michel Joseph, veuve de M. Susanne... le dix sept pluviôse an 11, l'acte de vente enregistré.

Handwritten signatures and initials at the bottom of the page, including 'C. E. R.' and a circular stamp.

Nos rues principales changèrent de nom en 1938, à la suite d'une lettre du Comité de front populaire demandant au Conseil Municipal que celles-ci portent désormais les "noms de quelques uns de ses militants disparus", la décision fut prise par 5 voix contre ... 5 !

(Conseil Municipal du 18 mai 1938)



* NOS RUES IL Y A CENT ANS

Au XVIII^e siècle, on arrivait à Survilliers directement de Vémaris. Le village s'étendait du sud au nord, le long de l'axe des actuelles rues Paul Vaillant Couturier et de la Liberté. Cette "Grande rue" ou "Rue Haute" menait, au delà des terres du "Colombier", au chemin qui porte encore de nom de "Chemin de la Chapelle" (à gauche du cimetière actuel).

A l'entrée du village, sur la gauche, à l'emplacement actuel de la Cartoucherie, il y avait le quartier des meuniers, avec leurs moulins à vent. Le dernier qu'on a connu était semble-t-il situé au niveau du château d'eau de l'usine.

On montait aux moulins par le chemin de "l'échelette", qui, plus loin, traversait la plaine et rejoignait la maladrerie du Guepelle, ou ferme Saint-Ladre. Ce chemin de "l'échelette" longe aujourd'hui le mur d'entrée de la Cartoucherie.

Au niveau de l'entrée actuelle de l'usine, un autre chemin remontait, parallèle à la rue principale, vers l'arrière de la "Ferme du Seigneur" (ferme Manchéron) puis s'infléchissait et rejoignait la route de Fosses au niveau de la première rue Gabel. Une petite sente reliait ce chemin et la rue du "Houx" (rue Roger Salengro) ; elle existe toujours et sépare le 23 et le 25 de cette rue.

La rue du "Houx", actuelle rue Roger Salengro, n'était pas cette voie de passage qu'elle est devenue depuis. Fosses était un tout petit village sur la route de Luzarches et les échanges étaient très limités. On allait alors beaucoup plus sur La Chapelle en Serval et sur Senlis. Tous a changé avec la Gare, puis la construction du nouveau Fosses : lotissement dit de là "France Foncière" et du "Plateau" vanté par la publicité de l'entre deux guerres comme une "petite Suisse à trente kilomètres de Paris"...(1)

De la rue du Houx descendait, comme aujourd'hui, le "chemin des Essarts" ou plus exactement le chemin de Survilliers "aux essarts". Ce nom provient sans doute du fait que la plaine était encore boisée et qu'on y procédait régulièrement au débroussaillage et à la mise en culture.

Du chemin des Essarts partait sur la droite le chemin du "Colombier", chemin devenu notre rue du Colombier qui longe maintenant le square des Clématites et l'école. Revenons maintenant à la rue "Haute", au niveau de l'actuelle "auberge normande"... La rue Jean Jaurès n'existait pas. Il y avait là des maisons et des vestiges de l'ancien château fort, démolit depuis longtemps d'ailleurs. Le percée de cette rue est récente. Elle se fit au début du siècle, au détriment d'un bâtiment de ferme appelé "La Bergerie". Pour aller à Plailly, on empruntait la rue des "Fers", autrefois rue du "Maréchal". (l'actuelle rue maréchal s'appelait "rue Martin"...) On descendait donc la rue des Fers, ou rue Maréchal, puis on tournait sur la gauche, jusqu'à l'Eglise dont on longeait alors le flanc sud pour rejoindre l'actuelle route de Plailly. La place de l'Eglise n'existait pas. Rappelons qu'elle porte aujourd'hui le nom de place "Dhuicque" en souvenir de la famille qui a donné ces terrains pour l'aménagement.

Nous nous trouvons donc devant l'Eglise. La rue Gaston Foulieuse, qui perpétue le nom d'un résistant fusillé lors de la dernière guerre, s'appelait "rue de la Croix à l'Eglise", tout simplement parce qu'elle reliait un calvaire situé dans l'enfoncement de la ferme Véron, rue de la Liberté.

La rue Pasteur s'appelait "rue de la Valaize". La rue Alsace-Lorraine n'existait pas : il y avait là des jardins. La "Place du Calvaire", elle, n'a guère changé sinon que... le cimetière a disparu. Il était alors situé au niveau du 2 et 4 rue Pasteur et le calvaire en marquait l'entrée. Le cimetière fut transféré au bout du pays, au milieu du siècle dernier, ce qui explique que l'on n'y trouve pas de tombes très anciennes.

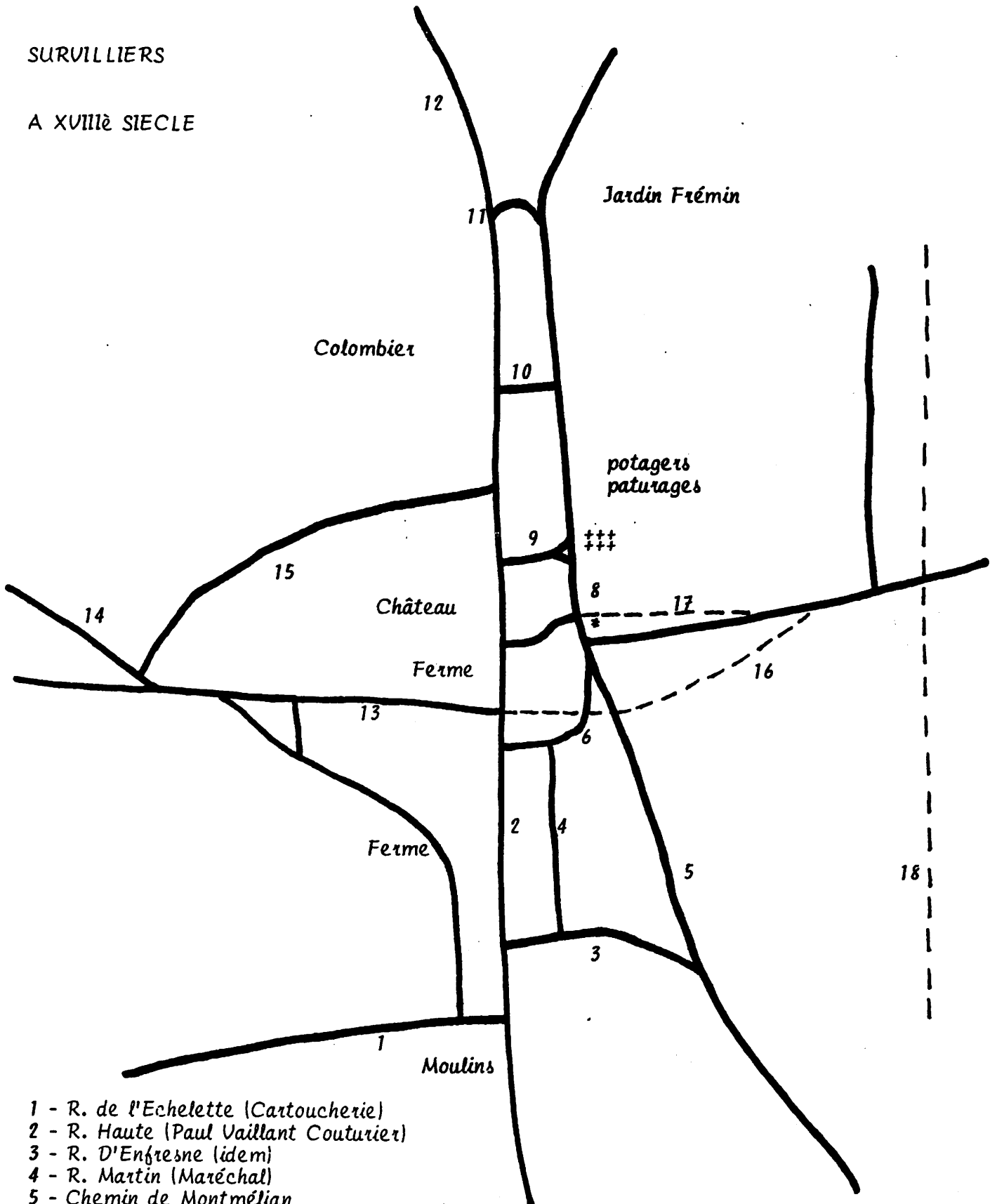
La rue Cateau portait alors le nom de rue "des Fèves" (jardins ?) déformé semble-t-il en rue des "fèvres"...

La rue de "la Valaize" s'appelait aussi rue "l'herbue", sans doute parce qu'elle était bordée (côté pair actuel) par des paturages et des potagers. La sente des "chanvres" existait déjà.

Notons enfin qu'un chemin partait de l'Eglise, traversait la place et le stade en diagonale, rejoignait la rue "d'Enfresne" et conduisait à Montmélian.

SURVILLIERS

A XVIII^e SIECLE



- 1 - R. de l'Echelette (Cartoucherie)
- 2 - R. Haute (Paul Vaillant Couturier)
- 3 - R. D'Enfresne (idem)
- 4 - R. Martin (Maréchal)
- 5 - Chemin de Montmélian
- 6 - R. du Maréchal (des Fers)
- 7 - R. de la Croix de l'Eglise (G. Foulieuse)
- 8 - R. de la Valaize (Pasteur)
- 9 - R. des Fèvres (Cateau)
- 10 - Sente des Chanvres (idem)
- 11 - Croix Liéban (Place du 8 mai 45)
- 12 - Chemin de la Chapelle (idem)
- 13 - R. du Houx, ou R. Bassz (R. Salengro)
- 14 - Chemin des Essarts (idem)

- 15 - R. du Colombier (idem)
- 16 - future R. Jean Jaurès
- 17 - future R. Alsace-Lorraine
- 18 - future autoroute
- * - Eglise
- ++ - Cimetière

Ile de France et "Pays de France"

par Lucien DERMER

Le nom de **Ile-de-France** apparaît au XV^e siècle pour désigner une *région administrative*; un *gouvernement*.

Le gouvernement de l'Ile-de-France avait autorité sur 12 "pays" compris de part et d'autre de la Marne et de la Seine, dont 7 au nord de la capitale, qui sont d'ouest en est :

— le **Vexin Français** (capitale Pontoise), le **Beauvaisis** (capitale Beauvais) et le **Noyonnais** (capitale Noyon), sur la rive droite de l'Oise;

— le **Pays de France** (capitale St-Denis), le **Valois** (capitale Senlis), le **Soissonnais** (capitale Soissons) et le **Laonnais** (capitale Laon), sur la rive gauche de l'Oise; et 5 au sud de Paris, qui sont d'ouest en est:

— le **Mantois** (capitale Mantes), le **Drouais** (capitale Dreux), le **Hurepoix** (capitale Dourdan), la **Brie Française** (capitale Melun) et le **Gastinais** (capitale Courtenay) (voir carte n°1).

Le **Parisien** ne figure pas dans cette énumération de pays. C'était un canton celtique, au nord de Lutèce, habité par les *Parisii* ou

Parises (hommes des vaisseaux). Il occupait toute la plaine qui s'étend au nord de la Seine jusqu'aux abords de Chantilly et de Senlis.

Les *Parises* furent battus sur les bords de la "Morée", au Bourget, par Titus Labienus, lieutenant de César en 52 avant Jésus-Christ. Ybon ou Ybelon, chef des Francs et des Sycambres, fut tué dans la bataille, et le lieu-dit "Pont-Yblon" commémore cet événement (2). En 567, sous la dynastie mérovingienne, leur canton fut érigé en comté, mais il n'eut jamais de destinée administrative.

Il n'y eut jamais de lien entre la "France" et le "Parisis". Leurs origines et leurs natures sont différentes : le "Parisis", premier en date, a des racines gauloises; la "France", puînée, des racines franques; l'un est un ancien canton celtique, devenu plus tard banlieue urbaine, l'autre est une région géographique naturelle, un *pays*.

Le "Parisis" a toujours été mal délimité (3) à tel exemple que Fontenay était surnommée "en-France" en 1660, "lès-Louvres-en-France" en 1777, "en-France-Louvres-en-Parisis" en 1781, "en-Parisis" en 1787, "lès-Louvres-en-Parisis" en 1790, "lès-Louvres" en 1792 et pour le moment "en-Parisis", depuis le 25 novembre 1904.

La "France" ou "Francia" au temps des rois mérovingiens, à la fin du V^e siècle, sous le règne de Clovis, comprenait toute la région qui va du Rhin à la Loire, c'est-à-dire l'Austrasie et la Neustrie (Austrasie : capitale Metz, berceau de la dynastie carolingienne — Neustrie : pays situés entre la Loire, la Bretagne, la Manche et la Meuse).

Au cours des ans, la "France" alla s'amenuisant. Sous les Carolingiens elle était un "commandement militaire" entre Seine et Meuse, confié à Robert le Fort. Charles le Chauve (4), roi de France de 840 à 877, et empereur d'Occident de 875 à 877 créa le duché de France pour élever à la dignité de duc Robert le Fort qui n'était que comte de Paris et à qui appartenait en propre la majeure partie du territoire du "Pays de France".

Les biens de Robert le Fort allèrent à ses descendants, ancêtres d'Hugues Capet.

Sous les premiers Capétiens, la "France" n'était plus qu'un petit pays entre la Marne et la Seine au sud, la Biberonne et la Beuvronne à l'est, l'Ysieux et la Thève au nord, l'Oise à l'ouest

La capitale en était Saint-Denis qui s'appela "en-France" jusqu'à la Révolution de 1789, puis Franciade et maintenant Saint-Denis-sur-Seine.

Pour certains auteurs la lisière est de la "France" serait plus vers le levant. Le mince filet d'eau nommé "Rû de Rudel" qui se jette dans la Marne en aval de Meaux en marquerait la limite.

Dans sa *Notice sur l'Ancien Pays de France*, Monsieur F. Frédéric-Moreau donne de la "Plaine de France" la définition suivante :

"C'est la région de plaine située au nord et au nord-est de Paris (ou bien au nord du confluent de la Seine et de la Marne, si on veut s'en tenir au pur langage de la géographie physique), dans l'angle formé par les coteaux des rives droites de la Marne et de la Seine avec ceux de la rive gauche de l'Oise, en amont du confluent de ces rivières, elle s'étend de part et d'autre du cours du Croult et de celui de la Beuvronne, depuis les embouchures de ces ruisseaux dont elle occupe les bassins, jusqu'à la tête de leurs vallons (vers la butte de Montmélian), avec pour limite au nord le cours supérieur de l'Yzieux".

Un *Traité de police* de 1792 qualifiait ainsi la Plaine de France : "C'est un pays de grandes et vastes plaines, les plus fertiles du royaume et où il croît le plus beau et le meilleur froment de France".

La Plaine de France , ancien "grenier à blé de Paris", couvre une superficie d'environ 500 km². Son grand axe, orienté d'ouest en est, de Montmorency à Meaux, est à peu près de 40 km et son axe vertical, passant par Saint-Denis, est d'un peu moins de 25 km.

Ce terroir forme un ensemble topographique et géologique bien déterminé, légèrement incliné du nord au sud depuis 120 jusqu'à 50 mètres environ d'altitude. Il est dominé par les 5 buttes sablonneuses de Montmartre, Écouen, Mareil-en-France, Châtenay-en-France et Montmélian, dont les altitudes varient entre 140 et 200 mètres.

Jusqu'à la Révolution, dit Auguste Lougnon, dans le premier tome des *Mémoires de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (Champion éditeur, 1885), trente-trois localités se disaient "en-France", à savoir : Baillet, Belloy, Bonneuil, Le Bourget, Châtenay, Chennevière, Claye, Dugny, Épinay, Fontenay-en-Parisis, Gonesse, Jagny, Juilly, Mareil, Messy, Mitry, Le Plessis-Gassot, Puiseux, Roissy, Saint-Denis, Saint-Ouen, Saint-Soupplets, Sarcelles, Sevran, Soisy, Thieux, Le Thillay, Thorigny, Tremblay, Villaines, Villeron et Le Vivier (annexée aujourd'hui à la commune d'Aubervilliers). Villeroy, en Seine-et-Marne, aurait également porté ce titre.

Toutes ces communes, sauf Villeroy, sont situées dans la Plaine de France, qui correspond assez bien à l'archidiaconé de Paris

Les plaines de Saint-Denis, de Gonesse, de Mitry, de Roissy, de

Louvres (*Luvra in Parisia*, en 1119), du Mesnil-Aubry et de Claye apparaissent donc comme les principaux éléments du damier de la Plaine de France.

Ces belles et riches plaines à céréales étaient drainées vers la Marne par la Biberonne, puis la Beuvronne, vers la Seine par le Croult et vers l'Oise par l'Yzieux et la Thève.

De nos jours ces rivières sont polluées et le Croult, qui passe à Gonesse où l'on faisait "le meilleur pain d'Europe", grâce à la qualité de ses eaux, n'est plus qu'un simple égout, se jetant dans la Seine à Saint-Denis.

A notre époque, nous constatons avec tristesse que ce qui fut "le grenier à blé de Paris" a notablement rétréci et qu'il y a bien longtemps que le "meilleur froment de France" ne pousse plus dans la plaine de Saint-Denis. Il est donc grand temps de protéger ce qui reste de zone rurale dans l'ancien Pays de France, qui tenait, pour nous résumer, entre Paris, Montmorency, Luzarches et Meaux.

LA BERGERIE : UN THEATRE A L'ITALIENNE

Nous allons bientôt célébrer les 20 ans de la Bergerie et de son théâtre. Vous vous souvenez peut-être que nous avons baptisé cette salle du nom du dramaturge français Jean Anouilh, décédé le jour même où nous ouvrons les lieux à notre première troupe de théâtre...

J'en reviens ici sur les choix que nous avons faits à l'époque : une salle à l'italienne, c'est-à-dire en longueur, avec des espaces bien définis ; l'un pour les acteurs : la scène, l'autre pour le public : la salle. Espaces séparés par le rideau.

Ce choix « classique » n'allait pas de soi car, à l'époque tous les « spécialistes » prônaient « l'espace moderne » où le spectacle se donne au milieu des spectateurs, dans des salles plus ou moins rondes.

Outre le fait que les lieux ne se prêtaient pas à la mode du moment, nous avons choisi la salle à l'italienne pour des raisons revendiquées : dans l'inconscient collectif, le théâtre, c'est la salle à l'italienne telle qu'elle s'est spontanément imposée depuis le 17^e siècle, dans la foulée des bateleurs de village et pour des raisons évidentes de « commodité » (la proximité des coulisses permettant d'aller plus vite dans le changement des décors et des costumes par exemple). Mais il y a une autre raison plus forte : il nous paraît illusoire qu'un spectacle soit donné au milieu des spectateurs sous prétexte d'une meilleure proximité avec eux. Si un texte n'est pas bon, si une pièce n'est pas forte, ce genre de mise en scène « moderne » et de promiscuité imposée devient vite insupportable : « l'espace spectateur » ainsi violé par « l'espace comédien » n'est plus qu'un artifice où chacun sera finalement très mal à l'aise, quoiqu'en pensent encore quelques agents culturels de « l'avant-garde chevelue ».

En dehors de quelques grandes scènes très célèbres¹, la formule du théâtre à l'italienne, après l'orage moderniste, a repris le dessus et c'est heureux. Il y a une place pour les comédiens, il y a une place pour les spectateurs, et il y a un rideau qui ponctue les phases du spectacle : c'est bien ainsi, Molière sera content et Anouilh aussi !!! Et nous, nous ne regrettons rien ! Notre belle salle et son public nombreux, dont on ne peut pas dire qu'il ne « participe » pas, prouve que cette vieille formule est bien pérenne.

Pour terminer cette petite réflexion sur la Bergerie,

je parlerai justement de mise en scène. Dans mes jeunes années, j'avais été passionné par cet aspect du théâtre et j'avais même travaillé, dans un groupe de théâtre étudiant (je me souviens du « Maître de Santiago » de Montherlant et de « Capitaine Archange » une pièce d'un auteur passé à la trappe, mais une pièce extraordinaire sur St Martin qui avait été prise en charge par Maritie et Gilbert Carpentier à la télévision et qui mériterait d'être remontée ici, dans notre belle église, comme un « mystère du moyen âge »).

Une mise en scène, ce n'est pas une accumulation de détails visuels qui servent de supports au texte : le héros s'assied, il faut donc une chaise, ...

La mise en scène, comme le décor c'est d'abord, une atmosphère créée, un climat donné, voire un « passe » pour entrer dans le texte, comme disait mon professeur.

Les anciens de ma génération se souviennent peut être des mises en scène de Jean Vilar au TNP du Palais de Chaillot : extraordinaires de sobriété où tout était dit avec un minimum de moyens : le Malade imaginaire, le Prince de Hombourg, Antigone étaient inoubliables dans ces mises en scène dépouillées et grandioses ; il y avait quelques tabourets, quelques tables (souvent de très beaux meubles d'ailleurs), quelques symboles, quelques « signaux » (des objets) et des éclairages aussi sobres que savants. Et le texte s'envolait, libre, splendide. C'est là (et évidemment avec Gérard Philipe, ce qui ne gâtait rien) que j'ai entendu sonner la prodigieuse tirade du Cid, qui prenait une dimension mythique.

Notre Bergerie se prête tout à fait à ce type de mise en scène fondamentale, mise en scène qui ne coûte pas cher mais qui demande astuce et précision.

On dira que c'est dépassé... Je ne crois pas.

¹ Le théâtre shakespearien de Stratford par exemple



Allocution de Jean-Noël Moisset pour l'inauguration du musée

Monsieur le Député, Monsieur le Conseiller Général,
Messieurs les Maires,
Mesdames, Messieurs,

Voilà quelques dizaines d'années, lorsque je suis arrivé pour la première fois à Survilliers, j'ai découvert un village qui vivait au rythme des coups de sirène de son entreprise. Derrière les murs de la Cartoucherie Française, une incroyable quantité de machines, pour la plupart conçues et réalisées par le personnel de l'entreprise et j'ai surtout rencontré une masse de gens passionnés par leur métier, fiers de l'expliquer et de leur appartenance à cette vieille société.

Les années ont passé, de nombreuses fabrications se sont arrêtées, les machines ont été stockées ou ferrillées.

Il y a plus de quinze ans, l'idée d'un musée a germé : comment conserver pour les générations futures les traces de l'ingéniosité de nos pères et aussi de ces générations d'employés qui se sont succédés durant un siècle.

L'opportunité s'est présentée et la mairie a acquis l'ancien gymnase qui occupait ces lieux, le rêve allait pouvoir devenir réalité. Les machines ont quitté l'usine pour entrer dans ce qui était devenu un garage. Dès lors, une petite équipe constituée d'anciens a commencé à enlever l'épaisse couche de rouille et de crasse. Puis est venu le moment de libérer les lieux pour les livrer aux mains des entreprises chargées de réaliser l'ouvrage, elles sont donc parties passer une année dans l'une des fermes du village.

Enfin, ce fut le retour. Ceux qui ont pu suivre les opérations de déplacement se souviendront longtemps des énormes difficultés pour faire monter les marches à la « Grand-Mère », ses 4 mètres et ses 5 tonnes. Chaque machine a rejoint sa place.

Alors a commencé un énorme travail de restauration, la petite équipe a entrepris de redonner à chaque pièce son aspect d'origine. 9 mois après, à force de toile émeri, de dégrissant, cette poignée de passionnés a réussi non seulement à nettoyer, mais à redonner vie à ces matériels qui vous entourent. Chaque machine, chaque meuble, chaque outillage ont été démontés, nettoyés, remontés.

Tout ce que vous avez autour de vous est le résultat de ce travail de fourmi.

La tâche n'est pas terminée, il reste encore à faire, mais peu importe, notre intention n'est pas de figer les choses. Ce musée conservatoire doit vivre, il doit être le témoignage d'une aventure industrielle, mais aussi d'un siècle de travail autour du métier de la pyrotechnie. Un siècle de souvenirs aussi, récoltés auprès des anciens.

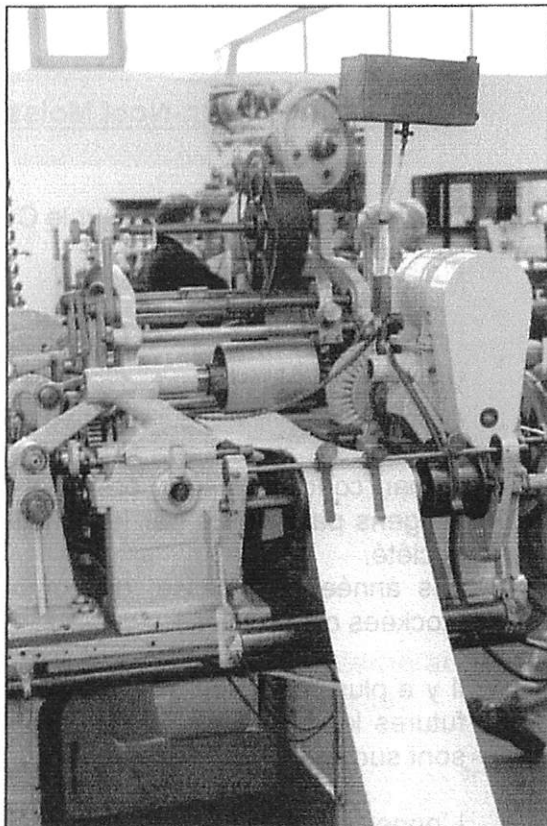
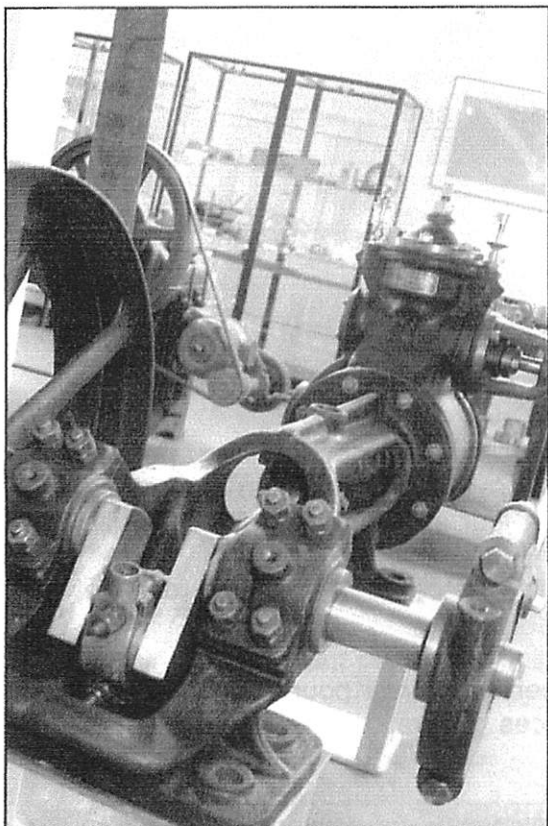
Notre ambition, c'est de faire de ce lieu, au-delà d'un lieu d'exposition, un outil pédagogique au service des jeunes.

Confié à l'Association des Amis du musée, les visites se feront sur demande et lors de manifestations locales. Nous souhaitons que les écoles puissent y trouver des sujets d'études et faire découvrir certaines techniques de production.

Nous avons plein de projets pour améliorer encore la présentation et pour pérenniser la conservation de ces témoignages du génie industriel.

Si l'entreprise est devenue aujourd'hui le leader mondial dans son domaine d'activité, elle le doit en partie à tous ceux qui durant un siècle ont fait preuve de créativité en développant tous ces outils et machines qui vous entourent.

Merci donc à ceux qui ont créé, mais aussi travaillé sur tous ces matériels.



Nous remercions tout particulièrement (de gauche à droite sur la photo) :

- **Jean LAMBERT**
- **René RIMBERT**
- **Claude BERTAUX**
- **Serge VELU**
- **Jean COTTIN**
- **Guy PETIT**

anciens de la Cartoucherie qui, pendant plusieurs mois, le mardi matin et le mercredi matin se sont réunis pour restaurer les machines et les mettre en valeur. Ils ont reçu la médaille d'honneur de la ville.

David Kuraszewski, photographe
06 81 31 41 54 - davidk@laposte.net

